

Bernard Dubourg

L'invention de Jésus

II

LA FABRICATION
DU NOUVEAU TESTAMENT

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 1989.

Extrait de la publication

...à d'autres...

Les conclusions de mon tome précédent pouvant sans peine ni dommage servir d'introduction au duo d'essais qui suit, je n'éprouve nulle envie de l'accabler d'un quelconque avant-propos. Les personnages les plus importants du Nouveau Testament (et du christianisme des débuts) étant, si je ne m'abuse, Jésus et Paul, que fais-je, dans ce volume-ci? Je rétrovertis Jésus; et puis je rétrovertis Paul. C'est-à-dire : je leur fais quitter le grec dans lequel ils sont, l'un et l'autre, allés fâcheusement se fourvoyer et je les oblige, l'un et l'autre – l'un puis l'autre –, à se recouler dans les (bons) moules de leur hébreu natif. Et, ce faisant, j'en profite pour m'interroger, mieux et plus fort qu'avant, sur les modes primitifs de production primitive du corpus chrétien primitif. Sur sa fabrication. Comment, à travers la fabrication de Jésus et de Paul, les fabricateurs du Nouveau Testament ont-ils fabriqué le Nouveau Testament qu'ils ont, en hébreu, fabriqué? – tel est, en toute innocence et candeur, le sujet des pages qu'on va lire.

NOTE

1. Nulle part dans les textes qui suivent, « juif » et « judaïque » ne sont synonymes de « pharisien » et de « rabbinique ».

2. Dans tout le livre les mots grecs sont en italique et transcrits en caractères romains minuscules (sans considération des esprits et des accents); les mots sémites, hébreux ou araméens, sont, eux, translittérés en caractères romains majuscules.

3. Sauf rares exceptions – aisément repérables –, seule la graphie des termes sémites est prise en compte, et non leur vocalisation.

L'alphabet de 22 lettres est translittéré ici de la même manière que dans le tome I.

4. Tous les termes techniques figurant dans ce tome II (« midrash », « gématrie », etc.) sont expliqués et définis dans le Glossaire du tome I; j'y renvoie donc, instamment, mon lecteur.

1

Pourquoi-comment Jésus n'exista pas

J'en donne ma tête à couper :

Parmi les noms propres intervenant à titre d'acteurs dans les narrations évangéliques, il en est quelques-uns – et pas des moins importants – qui méritent non pas seulement qu'on leur prête hébraïquement attention (c'est bien le moins, pourtant...) mais qu'on en discerne l'origine, la germination – le lieu natif. Lire le Nouveau Testament, c'est s'interroger sur le lieu natif de chaque phrase, de chaque concept, de chaque affirmation ou négation posées, en clair ou à mots (hébreux!) couverts, par le texte.

Après un prologue des plus emberlificotés (et dont le grec, tout maladroit qu'il soit, ne semble pas renvoyer à un original hébraïque mais à un ficelage tardif), je lis ceci, dans le premier chapitre de Luc :

« Il y eut, dans les jours d'Hérode, roi de Judée,

« Il y eut (ou : Et il y eut), dans les jours de » : clause on ne peut plus hébraïque; dans l'Ancien Testament et dans, plus panoramiquement, toute la littérature des Hébreux, elle annonce, des dizaines et des dizaines de fois, un événement narratif.

un prêtre du nom de Zacharie, de la division d'Abia, et une femme à lui des filles d'Aaron et son nom Élisabeth. Ils étaient justes... », etc.

Baragouin grec calquant un hébreu (originel) syntaxiquement tout à fait convenable.

Pour l'instant je n'ai pas envie d'insister sur ce Zacharie appartenant à la division

Autrement dit, en hébreu, à la מִשְׁמַרְתִּי, c'est-à-dire au tour de garde cultuel dans le Temple, le service des prêtres s'y opérant par roulement.

d'Abia : m'intrigue pourtant d'emblée que ce Zacharie soit à la fois *prêtre* et à *Abia* – et ce, pour la délectative raison que le livre de Néhémie, plusieurs lustres avant le 1^{er} siècle,

Les faits que distille le livre (biblique) de Néhémie remontent au 5^e siècle (?) avant Jésus-Christ.

m'en disait exactement la même chose; mais oui, la présence de Zacharie *et* comme prêtre *et* comme relevant du tour de garde d'Abia renvoie à *Néhémie* XII, 17, où l'on déchiffre :

« ...à Abia, Zacharie... »

Et ce chapitre XII de Néhémie ne me raconte pas du n'importe quoi se situant n'importe quand : il contient, un à un, la liste des tours de garde dans le Temple lors du retour de Babylone (retour, en effet, fort antérieur aux évangiles, non?) et, par voie de conséquence, la liste des prêtres et des lévites

Autrement dit, des prêtres du Temple et des laïcs du Temple. Et parmi les prêtres : le Zacharie des évangiles!

s'insérant dans la division, en effet, de l'année cultuelle.

Voici :

« ...les prêtres et les lévites montèrent

Autrement dit : revinrent de Babylone et atteignirent Jérusalem.

avec Zorobabel... et Jésus-Josué » (*Néhémie* XII, 4)...

Et au milieu d'eux figure en effet un certain Abia, et c'est à Abia

Hébreu בַּיָּהּ, « יְהוָה Père ». (Tiens, dans le Nouveau Testament, il n'est pas rare que « Père »/ב soit un substitut révérenciel de יְהוָה/« Dieu »... Coïncidence?)

qu'appartient Zacharie; verset 17 de ce chapitre : לְבַיָּהּ זְכַרְיָה
« pour Abia Zacharie ».

Avec une faute (intentionnelle?) de vocalisation dans le texte massorétique (tardif) : non pas « Zikryi » mais « Zkarya » – le rédacteur chrétien-hébreu du début de Luc lisait ainsi le passage biblique de son lointain prédécesseur et le prononçait ainsi.

Autant avouer que le rédacteur évangélique place aux temps (« aux jours ») d'Hérode le Grand un prêtre ayant, selon Néhémie, vécu plusieurs siècles auparavant. Mais pas, je le répète, à n'importe quel siècle : lors du retour de Babylone, lorsque le peuple juif était dirigé par (Zorobabel et par) Jésus-Josué.

Zorobabel étant le gouverneur (c'est-à-dire le chef religieux séculier) et Jésus-Josué le grand prêtre (c'est-à-dire le chef religieux sacerdotal).

Conclusion : par exégèse (par midrash) de Néhémie, le rédacteur de Luc fait intervenir dans sa narration un certain Zacharie parce que ce Zacharie est, chez Néhémie, le contemporain d'un certain Jésus-Josué.

Et parce qu'il appartient (toujours chez Néhémie – bibliquement!) à la division cultuelle d'Abia/בִּיחַ, i.e. de « Dieu le Père ».

Zacharie contemporain de Jésus-Josué grand prêtre chez Néhémie devient Zacharie contemporain de Jésus-Josué (le Jésus-messie chrétien) chez Luc. – Prolongement de ma conclusion : *Luc* 1, 5 ne relève donc pas de l'histoire mais du midrash.

Quant à savoir comment Luc remplace ici le Zorobabel gouverneur de Juda par Hérode le Grand, c'est trop – et trop tôt – exiger de moi que de me le demander.

Mais Zacharie, dans le premier chapitre de Luc, ne me passionne pas davantage; je préfère surtout parler d'Élisabeth. Élisabeth, la mère du Baptiste.

Élisabeth, la mère de Jean, la mère – en hébreu – de יְהִיָּהוּנָן, terme dont la gématrie (52) est identique à celle de בֶּן/« fils » ou de מְסִיחַ/« messie-christ ». (Coïncidence?...)

Aucune Élisabeth, dans l'Ancien Testament, dans la Bible, n'est femme d'un Zacharie, prêtre ou non, d'Abia ou non; et aucune Élisabeth n'y est fille d'Aaron.

Élisabeth correspond, en hébreu, à la graphie לַיִשָּׁבֶט, « satiété divine ».

לַיִשָּׁבֶט, Élisabeth, n'intervient, dans toute la Bible hébraïque, qu'à l'occasion d'un seul verset : *Exode* vi, 23. Et elle y apparaît non comme une fille parmi les filles d'Aaron, mais comme sa femme.

J'en déduis, là encore avec adresse, que le rédacteur hébreu originel de l'Évangile de Luc a remplacé, dans sa narration, l'Aaron d'*Exode* vi, 23 (Aaron époux d'Élisabeth) par Zacharie (prêtre du temps du retour de Babylone). Et il opère ce remplacement par midrash, en « accomplissant l'Écriture » – l'Écriture biblique, et non l'Histoire.

Et je sais aussi, dès à présent, deviner l'un des principes qui animent ce midrash : la contemporanéité possible (éternelle) de tous les mots des textes de l'Ancien Testament (parole écrite éternelle-sacrée de l'Éternel); Luc (à l'instar de tous les rédacteurs chrétiens primitifs, à l'instar des gnostiques juifs-hébreux ou samaritains-hébreux, etc.) considère les textes sacrés hébreux qu'il fouille comme formant une masse homogène : entre un verset de Néhémie et un autre, de l'Exode, il y a, pour lui, possible et éternelle continuité.

Et puis : tout l'épisode évangélique qui suit, celui concernant la naissance de Jean fils de Zacharie (extrait de Néhémie) et d'Élisabeth (extraite de l'Exode), repose, parfois mot pour mot, parfois grâce à des décodages et des encodages arithmétiques, sur divers passages de l'Ancien Testament...

De tout cela je retiens que l'Élisabeth évangélique est en réalité la contemporaine de Moïse, d'Aaron et, donc, de Josué (le Josué-Jésus de l'entrée en Canaan, le Josué-Jésus du livre biblique de Josué) et que Zacharie, son époux, est en fait le

contemporain d'un autre Josué-Jésus, celui, cette fois, du retour de Babylone. Ainsi le lien matrimonial entre Zacharie et Élisabeth résulte-t-il, dans l'évangile, d'un lien lexical avec le mot « Jésus-Josué » tel qu'il fonctionne, à des siècles de distance, dans des textes divers du même Ancien Testament.

Le deuxième Josué-Jésus exerce sa mission lors du retour de Babylone. Or n'oublions pas que Babylone est, métaphoriquement, dans l'Apocalypse de Jean, la Jérusalem terrestre. Le Josué-Jésus du retour de Babylone est donc identifié, par le midrash évangélique, et à Jésus-Josué (le christ-messie chrétien) et à Josué-Jésus (le successeur de Moïse) : eu égard au thème du Royaume, cette identification est énorme! – Et voilà bien la force productrice du midrash : l'obtention d'un mot (substantif ou nom propre bibliques) faisant office de pivot, le mépris de l'Historique, et une lecture dynamique de la Bible.

Le rédacteur de Luc confond donc, dans son midrash volontaire de l'Ancien Testament, les deux Josué-Jésus ancestraux et les assimile au troisième, celui qui l'intéresse, le Jésus-Josué de l'évangile qu'il écrit.

Jésus évangélique dont on verra, plus loin, comment il est lui-même obtenu.

Les parents de Jean (le Baptiste) sont donc Élisabeth et Zacharie. La mère du Jésus évangélique est Marie.

Hébreu מרים, dont l'étymologie est impossible à discerner.

Là, les choses se précisent singulièrement, et mes Élisabeth et Zacharie (bibliques) de tout à l'heure se sentent soudain moins esseulés.

Pour ce qui est de la parenté (lexicale-arithmétique, anhistorique) Marie-Joseph-Jésus, cf. mon tome I.

Et puis cette redite : Jésus, en hébreu, ne fait pas jeu de mots avec Josué; en hébreu, « Jésus » et « Josué » sont le même mot.

Quand Marie va visiter Élisabeth (*Luc* 1, 29 ss.), les chrétiens d'aujourd'hui comme d'hier, peintres de la Renaissance ou ouailles de toutes époques, unanimes ignorants de l'hébreu et de ses facéties, se doivent de se sentir confrontés et conviés à l'un des événements les plus émotionnellement historiques de leur religion. Ça, pour eux, c'est du vécu! Pour moi (plus placide que les amateurs de faits divers...), j'y agrippe encore une fois la main d'un évangéliste lecteur de la Thora.

Car, si Élisabeth est en *Exode* vi, 23 la femme d'Aaron, Marie n'est autre, elle, que la sœur d'Aaron et de Moïse.

Et donc, elle aussi, la biblique contemporaine du Josué-Jésus qui succéda à Moïse.

Pour Marie sœur d'Aaron et de Moïse, cf. *Nombres* xxvi, 59; Marie est prophétesse; en *Nombres* xii, 2 ss., elle est dite bénéficière de révélations divines... Les dictionnaires théologiques et les catéchismes nous font croire qu'il existe une différence entre Miriam biblique et Marie évangélique. Mensonge! En hébreu, c'est le même mot, מרים, qui désigne, indiscernablement, les deux. La Marie de l'évangile est מרים...

Cette même Marie est appelée « Magdeleine » (*sic*) dans les récits néo-testamentaires – et ce, non pas parce qu'elle y est native d'on ne sait trop quelle bourgade nommée « Magdala », mais pour la jolie raison que son hymne (en *Luc* 1, 46 ss.) commençait, en hébreu, par le mot מְגַדֵּלֵי, « exalte » (grec *magdaleni*). Calembour dont l'indo-européen n'a pu traduire la toute hébraïque gravité...

N.B. Cette hymne est, cela dit par parenthèse, un calque de divers extraits de l'Ancien Testament hébreu (en particulier – mais pas seulement – de I *Samuel* 11, 1-10), avec nombre de flatulences de jeux de mots, et d'acrostiches, et d'anagrammes, que le grec a perdues.

Et voilà donc déjà trois personnages des évangiles renvoyés à leur origine réelle : deux (Élisabeth et Marie) à l'époque

d'Aaron et de Moïse, et l'autre (Zacharie) à celle du retour de Babylone – tous trois en raison de leurs rapports bibliques avec les deux Josué-Jésus de l'Ancien Testament. Mais cela est encore trop peu.

Le Jésus-Josué évangélique pratique des guérisons; il chasse les démons, etc. Comble du comble : il ressuscite un certain Lazare.

Là, les chrétiens crient à l'histoire vécue; et les non-chrétiens ou antichrétiens, eux, gloussent que c'est idiot : à bas les miracles! Voire... Pour moi, je les renvoie dos à dos, tous ces insupportables...

Lazare s'écrit, en hébreu, לָזַר. Sous cette forme, il s'agit du diminutif de לֵזַר (Éléazar, litt. « Dieu aidant, aide de יהוה »).

Eh bien, de même que Marie et Élisabeth sont des contemporaines (lexicales!) d'Aaron et de Moïse – et, donc, de Josué-Jésus –, Éléazar-Lazare est, à l'époque de la Thora non encore en proie aux athlétismes du midrash, le (troisième, pour être précis) fils d'Aaron.

Nom propre de même construction que Lazare : לֵזַר, Éliézer. Hmm : Éliézer est fils de Moïse (et de Séphora – en *Exode* xviii, 4). Décidément...

Les acteurs-accompagnateurs les plus importants du récit évangélique se trouvent par conséquent être, tout bonnement, des noms (propres) extraits de l'Ancien Testament, tous liés entre eux qu'ils sont par leur commune contemporanéité biblique avec (Aaron, Moïse et) Josué (i.e. avec Jésus).

Avec, comme je l'ai montré plus haut, confusion (volontaire! consciente! normale pour un Juif considérant le corpus biblique global comme l'homogène globale parole éternelle de יהוה/« Yahvé ») entre Josué (Jésus) meneur du peuple en Canaan-Palestine et Josué (Jésus) grand prêtre d'après le retour de Babylone.

Et ça n'est pas tout.

Du tout.

BERNARD DUBOURG

L'invention de Jésus

II

LA FABRICATION DU NOUVEAU TESTAMENT

Le Nouveau Testament n'est pas, contrairement à ce que croient les crédules, un recueil de reportages ou l'aboutissement, même approximatif, d'un travail d'historiens. Constat : les crédules d'aujourd'hui et d'hier se trompent sur le projet qui fut primitivement celui des rédacteurs primitifs des textes primitifs du christianisme.

Au milieu de ces textes : les biographies d'un Jésus et d'un Paul.

Un sermon — vieux de près de deux millénaires mais toujours fringant — nous assure que ce Jésus et ce Paul-là ont historiquement existé, au 1^{er} siècle de notre ère, l'un en tant que messie crucifié et ressuscité, l'autre comme apôtre, faiseur de tentes, auteur de lettres diverses et voyageur impénitent.

Et les crédules y croient...

Dans le droit-fil des conclusions et des recherches du volume précédent, Bernard Dubourg s'interroge ici sur les réalités de Jésus, sur la biographie de Paul et sur les liens existant, par-delà tout sermon pour crédules, entre les deux compères. Interrogation simple... Interrogation qui appelle des réponses simples...

Et qui se moque des crédulités, bien unanimes pourtant, des catéchismes, des thèses d'érudits, des dictionnaires.

À travers Jésus et Paul, et en se servant d'eux, Bernard Dubourg convie aussi son lecteur à mieux comprendre et goûter les savoir-faire et les méthodes (logiques, impeccables) — juives et hébraïques de part en part — qui ont présidé à la fabrication des Évangiles, des Actes et des Épîtres canoniques.

De Nazareth au chemin de Damas, en passant par la mer Morte, les plages de Méditerranée et le Golgotha, qu'en est-il, en fin de compte, des faits et gestes du Christ et de l'Apôtre des Gentils ? — les candeurs d'Église(s), à ce sujet, ne nous satisfont plus : il nous faut, désormais, du certain !



9 782070 716302



9782070716302

ISBN 2-07-071630-9

140 FF tc